



HAL
open science

L'expédition de Lapérouse

Bryan Muller

► **To cite this version:**

| Bryan Muller. L'expédition de Lapérouse. Revue du Tarn, 2018, 249. hal-01872180

HAL Id: hal-01872180

<https://hal.univ-lorraine.fr/hal-01872180v1>

Submitted on 25 Sep 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NoDerivatives 4.0 International License

L'expédition de Lapérouse

Muller Bryan

Chapeau : Jean-François de Galaup, comte de Lapérouse, est un personnage emblématique du département du Tarn et de la France du XVIII^e siècle. Il marqua l'histoire du royaume à la fin du siècle dans le domaine militaire, scientifique et philosophique. Issu d'une famille de chevaliers, il entre dans l'histoire sous le nom de Lapérouse¹ après que le roi Louis XVI l'appela « Comte de Lapérouse ». L'étude qui va suivre ne se veut cependant pas exhaustive. Elle a pour objectif de présenter l'homme, son expédition et les intérêts immédiats qu'il a suscité par la suite.

Jean-François de Galaup de La Pérouse (1741-1788)

Jean-François de Galaup est né le 23 août 1741 au manoir du Gô, près d'Albi, de Margueritte de Resseguier et Victor-Joseph de Galaup. Cette ancienne famille noble s'est enrichie par le commerce du pastel, dit « l'or bleu », et l'exploitation de ses terres. Jean-François de Galaup a commencé ses études au collège des Jésuites d'Albi (actuel Lycée Lapérouse), avec déjà l'idée de devenir marin : son oncle Taffanel de la Jonquière, capitaine de vaisseau, lui a conté de nombreux récits de voyages qui l'ont fortement influencé.

Au XVIII^e siècle, les nobles voulant entrer à l'école des officiers de la Marine ne pouvaient le faire qu'en allant à l'école des Gardes de la Marine de Brest. Pour pouvoir y accéder, il fallait prouver la possession d'une rente de 400 livres annuelles minimum. C'est ainsi que Victor-Joseph de Galaup offrit une métairie² à son fils, la ferme de La Peyrouse (« la pierreuse » en occitan). Après avoir enlevé le « y » pour mettre un accent sur le premier « e », le futur marin devint Jean-François de Galaup de La Pérouse, mais par souci de simplicité, il ne signe que « La Pérouse »³.

Lapérouse étudie pendant sept années à l'école, tout en participant à la guerre de Sept Ans en 1757-1758 où il sera fait prisonnier, puis en 1760-1762. Ainsi, dit l'amiral Brossard, « La Pérouse a acquis dix ans d'expérience »⁴. Sous la protection du chevalier de Ternay, il fait de multiples transports de marchandises dans l'Océan Indien, ainsi que plusieurs escales à l'île de France (actuelle île Maurice) où il rencontre en 1772 Éléonore Broudou, jeune roturière de 17 ans. Sa passion pour cette jeune fille est telle qu'il envisage rapidement le mariage, et avoue à son père ses sentiments et son ambition de l'épouser. Ce dernier réagit très violemment et demande à Ternay, nommé récemment gouverneur de l'île, d'éloigner son fils de cette fille, ce qu'il fait. Toutefois, il ne parvient pas à empêcher le jeune officier de garder un contact étroit avec elle.

Parallèlement à cette romance, Lapérouse participe à la guerre d'indépendance américaine (1779-1783 concernant l'engagement militaire de la France). Tout d'abord chargé de transporter de l'or pour financer les troupes, il se voit confié en 1781/82 la mission de prendre les forts de la Baie d'Hudson, au Canada. La zone est peu connue et le brouillard épais. À la tête de trois navires, Lapérouse parvient à se repérer et à utiliser le brouillard pour se camoufler, prenant ainsi les forts anglais sans perdre un seul homme. Lorsque Lapérouse a détruit les forts et s'apprête à partir avec les prisonniers, il apprend que des soldats se sont enfuis et cachés dans les environs. Craignant pour leur survie, il décide de laisser la moitié des vivres et des armes. De plus, il libère un officier anglais en lui remettant les cartes qu'il lui avait subtilisé en échange de la promesse qu'il les fera éditer

1 Son nom s'écrit de différentes façons à l'époque. On peut ainsi retrouver l'orthographe Lapeyrouse et La Pérouse.

2 Ferme exploitée par un tiers pour le compte du propriétaire.

3 Par mesure de simplicité, nous respecterons l'orthographe officielle reconnue à ce jour pour parler de lui, à savoir Jean-François de Galaup de Lapérouse.

4 « Ainsi, au cours des premières années de sa carrière, « Lapérouse a navigué dans des parages difficiles, vu la maladie dans les équipages et en fut épargné ; il a subi une épreuve du feu d'une violence inouïe et s'en est tiré... il a gagné là, en expérience, dix ans de métier ». Amiral Brossard », Livret *Lapérouse, navigateur des Lumières*, réalisation Association Lapérouse Albi-France, Albi.

pour que tous les marins puissent en profiter. C'est ce comportement humain et éclairé que le roi va apprécier chez le navigateur.



Le comte de Lapérouse, peint par M. Ferrer, musée Lapérouse, Albi

Comme nous l'avons déjà signalé, Lapérouse est tombé amoureux d'Éléonore Broudou. Son père s'est opposé au mariage, et bien qu'émancipé depuis 1781, il le fiance à Rose de Vésian, une jeune fille noble que sa mère cherche à marier. Au départ, le jeune explorateur cède aux exigences de son père et en informe par courrier Éléonore. Mais lorsque cette dernière lui apprend qu'elle compte entrer au couvent car elle ne peut supporter de vivre avec un autre homme, Lapérouse part à l'île de France pour l'amener à Paris et l'y épouser secrètement. Il promet à Mme de Vésian qu'il n'épousera Éléonore que lorsque sa fille sera mariée afin de ne pas la déshonorer, tout en lui rappelant subtilement qu'il n'avait accepté les fiançailles que pour leur faire plaisir, à elle et son père. En 1783, Lapérouse épouse donc officiellement sa promise à la cathédrale Sainte-Cécile. La jeune mariée parvient, par ses manières, à séduire sa belle-famille, y compris le père qui meurt peu après⁵.

⁵ Un chapitre est entièrement consacré à la relation entre Lapérouse et Éléonore Broudou dans le livre de DUNMORE, John, *La vie de Lapérouse. L'appel d'un destin*, Éditions Privat, Coll. « Histoire », Paris, 2006, pp. 133-153. Éléonore y est à nouveau citée aux pages 163, 190 et 254 du même ouvrage.

Préparation de l'expédition

Expliquer cette relation permet de mieux comprendre l'avenir prometteur de Lapérouse : en pleine euphorie par son mariage réussi et ses victoires en Amérique qui lui valent la croix de Saint-Louis (plus haute distinction française), il apprend en 1784 que le roi compte lancer une expédition scientifique et qu'il le pressent pour la diriger.

Conseillé par le ministre de la marine, le maréchal de Castries, et par le directeur des ports et armements, Claret de Fleurieu, Louis XVI convoque Lapérouse l'année suivante, qu'il nomme pour l'occasion Comte. Le roi, homme très instruit qui aime les sciences et plus particulièrement la géographie, idolâtrait un grand navigateur britannique : James Cook. Ce dernier étant mort en 1779 aux îles Hawaï, et l'argent prévu pour la guerre étant revenu en 1783, le monarque décide de lancer son expédition scientifique pour prouver que la France est capable de faire mieux que l'Angleterre. Il demande à Lapérouse d'accomplir un voyage d'étude scientifique et cartographique dans toutes les zones visitées par James Cook en quatre ans au lieu de neuf (Cook ayant fait trois voyages de trois ans chacun), tout en devant compléter si possible les trajets évités par Cook, tel que l'Alaska.

Lapérouse se voit donc confié le commandement de l'expédition. Il choisit comme capitaine du second vaisseau Fleuriot de Langle, qui a combattu à ses côtés à la Baie d'Hudson. Les officiers et marins sont souvent pris parmi les vétérans de la guerre d'indépendance américaine, bien que les marins soient également choisis pour leur polyvalence (des marins/boulangers, charpentiers, cordonniers, etc.). Concernant l'équipe scientifique⁶, c'est l'Académie Royale des Sciences qui la constitue. Des géographes et cartographes sont choisis pour la cartographie ; des physiciens et astronomes les soutiennent, puisque à l'époque, l'analyse des astres est le seul moyen fiable de se repérer en mer ; des naturalistes, botanistes et jardiniers tels que le Père Receveur, Lamartinière et Collignon sont chargés d'étudier plantes, animaux et indigènes – leurs coutumes sont à étudier au même titre que leur apparence ; des peintres/dessinateurs comme Duché de Vancy et Provost Jeune ont pour mission de « photographier » les milieux visités et les spécimens étudiés. Pour finir, des horlogers tel que Lepaute Dagelet sont pris : le seul moyen de calculer la longitude est de prendre le décalage horaire entre Paris (et son méridien) et la zone visitée. Les roulis endommagent beaucoup les horloges marines, d'où la nécessité de les entretenir avec des horlogers.

Les navires choisis sont des flûtes de 450 tonneaux, c'est-à-dire des sortes de frégates ventrues pouvant porter près de 440 tonnes de marchandises. Ces navires de commerce permettent de transporter beaucoup de vivres, et James Cook a prouvé auparavant qu'il valait mieux voyager plusieurs années avec ces bateaux au ventre massif. Néanmoins, au vue du prestige de la mission, le roi les fait rebaptiser frégates. Lapérouse choisit à Rochefort une flûte, le Portefaix, qu'il rebaptise La Boussole. De Langle, son second, prend une flûte du même gabarit à Brest, l'Autruche, qu'il renomme L'Astrolabe.

À leurs bords, outre l'équipage, sont stockés nombre de matériaux et victuailles. Des planches de bois pour réparer en cas de problème en zone inconnue, des chaloupes pour pouvoir accoster sur une île ou un continent sans port, des instruments de mesure tels que des sextants, des graphomètres, des boussoles marines, des cercles de réflexion, des éphémérides... Pour l'alimentation, les marins prennent de la viande salée (seule façon de conserver la viande), beaucoup de graines, notamment de type lentille, petits pois, quelques légumes⁷, etc.

Pour achever tous les préparatifs, Lapérouse⁸ envoie Monneron se renseigner auprès des Anglais pour découvrir un éventuel antiscorbutique. En effet, James Cook est le premier navigateur

6 L'équipe scientifique est présentée dans de nombreux ouvrages, dont la page 26 du livre *Lapérouse. Voyage autour du Monde*, Éditions de Conti, Thalassa, 2005.

7 BERARD, Pierre, *Le voyage de La Pérouse. Itinéraire et aspects singuliers*, Éditions Un autre Reg' Art, L'éveil de la mémoire, juin 2010, pp. 21 à 34.

8 Selon les auteurs, il est possible de trouver le nom du célèbre voyageur sous « La Pérouse » ou « Lapérouse »

qui n'eut pas à se plaindre de souffrir du scorbut, ce qui intéresse les Français. Monneron apprend ainsi à Lapérouse qu'aucun antiscorbutique n'est connu, mais que Cook faisait de nombreuses escales pour se ravitailler en fruits et légumes frais. Lapérouse suit ces conseils durant toute son exploration, et il impose même à son équipage de consommer quotidiennement du chou, légume supposé être très efficace pour lutter contre le scorbut⁹.

L'expédition de Lapérouse (1785-1788)

La Boussole et l'Astrolabe quittent le port de Brest le 1^{er} août 1785, deux semaines après la date prévue – l'expédition a dû attendre que le vent souffle pour partir. Après une halte à Ténérife pour s'approvisionner en vin espagnol réputé meilleur que le vin français, puis à Sainte-Catherine où Monneron, chef des scientifiques, doit être déposé à cause de son insoutenable mal de mer (Lamanon, que Lapérouse déteste cordialement, reprend sa fonction), les deux navires amarrent à l'île de Conception, au Chili. Contrairement aux récits de voyage qu'ils avaient entendus, leur passage au Cap Horn se passe très bien, facilitant leur arrivée au Chili. Conception était perçue comme une île paradisiaque – fertiles, riches, jeunes aristocrates vêtues de « robes courtes » (en ce temps, il s'agissait de robes montrant les chevilles) que « les marins se doivent d'honorer »¹⁰ – ce qui retint l'équipée trois semaines.

Suite à la désertions de deux marins s'étant un peu trop attaché à l'île, Lapérouse ordonne de repartir pour se rendre sur l'île de Pâques. Cette île était déjà connue mais Lapérouse souhaitait observer de lui-même les statues maoï (statues immenses faites en roches volcaniques) et les indigènes, que les précédents explorateurs auraient très mal dessinés selon lui. Les indigènes de cette île sont très accueillants mais volent tous les objets inconnus qu'ils peuvent trouver, si bien que l'expédition doit s'en aller après une dizaine d'heures de recherche seulement. Duché de Vancy est parvenu à faire d'excellentes gravures en ce court laps de temps qui témoignent des études scientifiques et de la tendance indigène au vol.



Insulaires et monuments de l'île de Pâques, dessin de Duché de Vancy issu du journal de Bord de Lapérouse (1786)

9 DE LA RONCIÈRE, B. « La Pérouse et le scorbut », *Revue du Tarn*, n°215, Albi, Fédération des sociétés intellectuelles du Tarn, automne 2009, p. 461.

10 Préface de FARRERE Claude, *La grande légende de la mer. Voyage de Lapérouse 1785-1788*, La renaissance du livre, 1930, p. 52.

L'expédition a prit une énorme avance face au planning imposé par le roi. Lapérouse, qui est arrivé en avril 1786 à l'île de Pâques, décide de profiter de cette avance pour se rendre en Alaska en été afin d'éviter les glaces. Après une brève halte aux redoutées îles Hawaï, où l'assassinat de James Cook plane encore, Lapérouse parvient au mois de juillet dans une zone inconnue d'Alaska et décide de baptiser la baie découverte Port-des-Français. Là-bas, il s'entretient avec les indigènes locaux qui semblent être à ses yeux d'excellents artisans et connaisseurs du fer, mais mauvais chasseurs et laids¹¹. Néanmoins, le séjour est fructueux pour les chercheurs, et l'idée d'établir un comptoir de fourrure semble se confirmer, les loutres d'Alaska étant de très bonne qualité. Les Français cartographient tout un pan de côte et décident de se rendre en Californie. Le commandant ordonne de sonder la baie une dernière fois avant de partir, mais la première catastrophe de l'expédition a lieu : les vingt et un marins chargés de cette mission meurent tous noyés, les chaloupes étant renversées par de violents remous. Lapérouse l'ignorait, mais en évitant la difficulté de l'hiver, il s'est confronté à celle du mélange dangereux entre l'eau douce originaire des fontes de glaces et l'eau salée.

Cette perte est terrible pour l'expédition. Et à défaut de corps, Lapérouse creuse un cénotaphe (une tombe vide) avec une bouteille contenant un message : « vingt et un braves marins sont morts ici. Qui que vous soyez, mêlez vos larmes aux nôtres ».

Par précaution, les deux vaisseaux se rendent en septembre à Monterey, en Californie, par cabotage, afin de se ravitailler à nouveau. De Lesseps y laisse une paire de meules aux femmes qui lui firent pitié lorsqu'il les vit à la tâche, pilant du grain à la force des bras. Depuis cette colonie, ils traversent quatre mois durant, sans jamais s'arrêter, tout l'océan Pacifique pour accoster à la colonie portugaise de Macao, seul territoire de Chine accessible pour les étrangers. Outre le ravitaillement, les deux commandants font restaurer les vaisseaux et déposent trois hommes atteints de dysenterie (violente diarrhée) ainsi qu'un naturaliste qui n'avait pour mission que de s'informer du trafic des fourrures. L'un des malades succombe à cause du traitement qu'il s'était prodigué : piment rouge et eau de vie¹². Un mélange fort peu adapté à ses besoins... Par ailleurs, quelques chinois sont recrutés pour remplacer les marins morts en Alaska.

S'en suit une nouvelle mission qui débute en avril 1787 : cartographier la mer de Chine, territoire totalement inconnu des Européens. Cette mission n'est pas sans risque puisque la mer de Chine est sujette à de nombreuses tempêtes qui ont empêché une invasion du Japon jusque là – les Japonais surnomment ce phénomène « kamikazes » (« les vents divins ») -, et la Chine, le Japon et la Corée sont des pays isolationnistes, c'est-à-dire qu'ils s'isolent en se repliant sur eux-mêmes et éliminent tout étranger qui oserait s'aventurer là. Lapérouse parvient à accomplir sa mission en ne s'arrêtant jamais, même lorsqu'il croise au loin des navires de guerres chinois et japonais, et atteint l'île russe de Sakhaline. Ne trouvant pas d'accès par le nord, il bifurque pour en chercher un vers l'est, ce qu'il trouve. Le détroit qu'il emprunte au sud de Sakhaline et au nord d'Hokkaïdo devient alors le détroit de Lapérouse. Nom que ce détroit porte encore aujourd'hui.

Depuis ce détroit, les deux navires se rendent au Kamtchatka, territoire russe depuis 1740. Une escale prévue de longue date avec le roi. C'est dans ce coin reculé de l'Empire de Russie que l'expédition française reçoit ses premières lettres. Deux d'entre elles sont primordiales : la première informe que le Comte de Lapérouse est promu chef d'escadre (ce grade équivaut au contre-amiral actuel) ; la seconde que les Anglais sont sur le point de s'implanter en Australie et qu'ils risquent d'empêcher les Français d'étudier cette île. L'expédition est ainsi contrainte de repartir rapidement vers le sud pour l'Australie, en laissant cependant sur place un jeune homme de 22 ans, Jean-Baptiste Barthélémy de Lesseps. Ce jeune interprète en russe est chargé de rentrer seul à Versailles

11 Ils sont décrits comme petits, trapus et pleins de piercings, ce qui ne correspond absolument pas aux modes européennes du moment...

12 Si l'on se réfère à JIMENEZ, Bernard dans son article « L'escale de Macao », *Revue du Tarn*, n°215, Fédération des sociétés intellectuelles du Tarn, Albi, automne 2009, p. 467, Lamanon ferait partie des malades atteints de dysenterie et l'officier mort serait le lieutenant de vaisseau d'Aigremont.

avec deux caisses remplies des journaux de bord ainsi que de lettres et gravures – les scientifiques gardent jalousement auprès d'eux leurs trouvailles. Partie en septembre 1787, Barthélémy de Lesseps parvient à retourner à Versailles à pieds, en traîneaux (seul moyen de traverser la Sibérie), à cheval et en diligence, chargé de ses deux caisses, au bout de treize mois.

Parallèlement, les deux navires ont descendu le Pacifique par le sud jusqu'aux îles Samoa. Voulant se réapprovisionner, Lapérouse ordonne de se rendre à l'île de Tutuilla. Les indigènes, qui ne connaissent pas ces grands navires et n'ont jamais vu de blancs de leur vie, les reçoivent tout d'abord en dieux. Mais rapidement, la peur monte en leur sein et les rend hostiles aux voyageurs. Le commandant décide de partir pour éviter de subir le même sort que James Cook, mais le capitaine de Langle désobéit, estimant les réserves d'eau douce insuffisantes. Il prend soixante hommes avec lui mais, comme le pressentait Lapérouse, ne parvient pas à se fournir en eau douce. Les locaux prennent en embuscade les Français et les lapident. De Langle, Lamanon et dix autres marins succombent sous les coups des pierres tandis que les autres rejoignent les deux vaisseaux à la nage. Lapérouse et les survivants furent choqués par cette soudaine violence et pleurèrent beaucoup les victimes. Le commandant voulut même se venger, critiquant au passage son ami De Langle d'avoir refusé de tirer sur les locaux et Lamanon pour l'estime qu'il avait des indigènes¹³, mais il ne le fit pas car il ne savait pas qui avait participé au massacre. Dans un souci de ne pas fusiller des innocents, il se retint avec ses hommes de tirer.



Massacre de MM de Langle, Lamanon et de dix autres individus des deux équipages, dessin de Duché de Vancy issu du journal de Bord de Lapérouse (1787)

Nous savons cependant que Lapérouse avait juré de ne plus accepter de mission de ce type sans autorisation de se montrer menaçant à la manière de Cook¹⁴ (ce dernier avait pour habitude de

¹³ « Ce malheureux Lamanon, qu'ils ont massacrés, me disait, la veille de sa mort, que ces hommes valaient mieux que nous ». Extrait du journal de bord de Lapérouse.

¹⁴ Les Français, restés seuls dans la baie, mirent en chantier la construction de deux chaloupes à l'abri des palissades, nécessaire pour se défendre contre les indigènes qui « sont, comme tous les sauvages, très méchants ». Lapérouse, devenu encore plus amer après ses tristes expériences, avoue : « si je devais faire une nouvelle campagne de ce

prendre des otages, par précaution, et à tirer des coups de feu en l'air ou sur des animaux pour montrer la puissance de ses armes). Par ailleurs, son journal de bord montre que les deux navires ne firent plus une seule escale suite au massacre de Tutuilla et que les rares indigènes entrant en contact avec le bateau furent systématiquement éconduits, quand ils ne furent pas menacés par les armes. La perception qu'avait Lapérouse des indigènes était, à la base, imprégnée de l'image du « bon sauvage » conçue par les philosophes des Lumières, mais ses différentes escales installèrent progressivement le doute en lui, jusqu'au massacre injustifié qui le convainquit de l'absurdité des philosophes des Lumières¹⁵. Le livre *Le voyage de La Pérouse. Itinéraire et aspects singuliers* montre pages 125 et 130 l'opinion de Lapérouse sur l'ordre de se montrer le plus doux possible avec les indigènes qu'il juge pourtant comme de « mauvais sauvages ».

Affaibli, l'équipage arrive en janvier 1788 en Nouvelle-Hollande (Australie actuelle), à Botany Bay (actuelle banlieue de Sydney). Le commodore Arthur Philipp est arrivé trois jours plus tôt pour coloniser l'île avec des prisonniers anglais¹⁶. En apercevant deux navires français, il avait jugé préférable de s'installer à proximité de Botany Bay, dans un port nommé Port Jackson (actuel Sydney). En entrant en contact avec l'expédition de Lapérouse par échange de courriers, il décide d'aider les Français à s'installer dans la baie pour se reposer et se ravitailler. Bien qu'ils ne se soient jamais rencontrés, Lapérouse apprécie le commodore Philipp et lui offre ses derniers journaux de bord, lettres et dessins. Une lettre informe d'ailleurs le roi que les deux vaisseaux devraient rentrer aux alentours de juin 1789. C'est ainsi que ses derniers écrits sont parvenus jusqu'à Versailles.

Vanikoro

Partie en avril 1788, Lapérouse n'a plus donné le moindre signe de vie. L'archéologie et l'ethnolinguistique deviennent par conséquent les seuls moyens de traiter la suite du voyage. Les deux vaisseaux se dirigent vers les îles Salomon, découvertes par Bougainville mais peu connues, s'arrêtant au passage en Nouvelle-Calédonie. Cet arrêt est certain par la présence, dans les épaves, de roches volcaniques ne pouvant provenir que de cette île. Les hommes ont probablement décidé d'étudier cette île inconnue tout en se ravitaillant avant de poursuivre leur route. Se dirigeant vers les îles Salomon, ils sont tombés sur l'île de Vanikoro. Tombé est un bon mot pour désigner cette arrivée soudaine : la mission première de l'expédition était de cartographier l'océan Pacifique. Or, il s'avère qu'en se dirigeant vers les îles Salomon, ils se trouvent sur la trajectoire de Vanikoro, île inconnue non indiquée sur les cartes. Les navires y arrivent de plus la nuit, si l'on en croit les récits indigènes, en pleine période des tempêtes. En effet, Lapérouse l'ignorait, mais la période estivale est fatale, surtout aux mois de mai, juin et juillet. Période à laquelle arrive l'expédition (sûrement au mois de juin).

De toute évidence, la grande catastrophe de l'expédition qu'est le naufrage s'est déroulé comme suit : la Boussole se trouve en tête de file et comprend qu'une terre se trouve devant elle par le bruit des roulis (l'eau frappant la terre). Elle lance les ancres dans l'espoir de s'accrocher au sol pour s'arrêter ou, au moins, ralentir. Malheureusement, l'île est un ancien volcan au cratère creusé, ce qui signifie qu'il n'y a pas de fond pour accrocher l'ancre. De plus, la Boussole ne l'a probablement jamais su, mais ce qu'elle prend pour la terre ferme est en réalité une barrière de corail, qui se trouve devant elle. Elle tente de partir en arrière pour éviter le contact, sauf que son moteur n'est autre que le vent. Ce dernier la poussant vers l'île, tout comme les remous, elle finit par s'encastrer par l'arrière dans le corail. L'impact est tel que le navire coule sans qu'aucun individu ne

genre, je demanderais d'autres ordres ». Texte recensé dans le journal de bord de Lapérouse.

Des méthodes de James Cook reprises par l'explorateur français sont citées p. 172 du livre de Pierre Bérard *Le voyage de La Pérouse. Itinéraire et aspects singuliers* déjà cité à plusieurs reprises.

15 « Ces philosophes qui écrivent leurs livres au coin du feu n'ont pas l'expérience que j'ai obtenu en voyageant », *Lapérouse. Voyage autour du Monde*, Éditions de Conti, Thalassa, 2005 p. 78.

16 La couronne britannique avait pour habitude de se débarrasser de ses prisonniers en les expédiant dans des colonies. Les treize colonies d'Amérique du Nord étant devenu les États-Unis, l'Angleterre décide de coloniser la Nouvelle-Hollande en y envoyant des détenus.

puisse s'en sortir. Le corps d'un scientifique retrouvé en 2003 dans le navire amiral témoigne de la violence du naufrage : chétif, cet homme est retrouvé en position fœtale dans sa cabine. Il n'eut pas le temps de sortir de sa cabine pour se retrouver sur le pont avec les autres. Son identité est inconnue, bien que des analyses ADN continuent à ce jour d'avoir lieu et que l'on pense qu'il s'agirait de l'abbé Mongés.

Alors que la Boussole s'enfonce dans les eaux, l'Astrolabe tente d'emprunter une passe entre deux coraux. Il semblerait qu'il ait pris conscience, par les agissements étranges de la Boussole, du danger. Néanmoins, le passage qu'il emprunte n'est qu'une fausse : sous les eaux se trouve un iceberg de coraux. L'Astrolabe, se croyant sauvé, s'empale sur ces coraux et reste coincé. Ceci permet toutefois à des membres de l'équipage de sortir du navire pour traverser les coraux et nager jusqu'à l'île¹⁷. En 2003 encore, un camp de réfugiés fut retrouvé par les archéologues. En couplant les recherches qui y ont été effectuées avec les récits indigènes, le nombre de survivants s'élève à une trentaine ou une quarantaine d'individus. Ces hommes ont très certainement vécus les premiers jours suivant le naufrage dans l'Astrolabe pour y récupérer du matériel – en plus de celui rejeté sur les bords de l'île – jusqu'à ce qu'il sombre à son tour, craignant d'être attaqués comme sur les îles Samoa. Des conflits ont d'ailleurs éclaté sur Vanikoro puisqu'ils ont estimé nécessaire la construction d'une palissade pour se retrancher malgré des présents offerts aux chefs de tribus locaux. La construction d'un navire de fortune derrière ces remparts semble également très probable, les survivants voulant fuir les indigènes agressifs et trouver une île connue. La tradition veut qu'au bout de « six lunes » (six mois, vraisemblablement), les marins soient partis sur leur navire de fortune, laissant deux hommes sur place. Ces deux hommes se seraient intégrés dans des tribus différentes et auraient vécus plus d'une trentaine d'années avec les indigènes.

Il s'agit là de la version officielle du naufrage de Vanikoro et les conséquences qu'il implique pour les marins. Tous les ouvrages cités en note de bas de page en parlent. Il faut cependant relever que des divergences existent selon les traditions. L'une d'elle conte que les survivants auraient été massacrés dans le camp par les indigènes qui craignaient une attaque de leur part. Une autre prétend que Lapérouse aurait survécu jusqu'à l'attaque du camp des réfugiés, ce qui semble plus qu'improbable vu qu'il se trouvait sur la Boussole et qu'il était physiquement très affaibli par son état de santé depuis l'incident de Tutuilla¹⁸, etc.

Les premières expéditions de recherches¹⁹

Si de nombreuses expéditions, en partant des missions étatiques jusqu'aux recherches menées par l'Association Salomon, en passant par les pillages et les plongées illégales, ont été effectuées pour étudier les épaves et Vanikoro, trois grandes expéditions eurent lieu pour retrouver celle de Lapérouse. C'est en observant ces trois missions que nous allons achever cette partie. Versailles avait reçu les journaux et courriers que Lapérouse avait confié au commodore Philipp en Australie. La Révolution Française se déroule au moment même où Lapérouse pensait revenir, le roi Louis XVI ne s'occupait donc de cette expédition qui devait le glorifier qu'en février 1791. Inquiet de ne pas recevoir de nouvelles, il convainc l'Assemblée Nationale d'envoyer une équipe à sa recherche. Antoine Bruny d'Entrecasteaux (1752-1793), contre-amiral, reçoit le commandement de deux navires, la Recherche et l'Espérance, pour retrouver l'explorateur²⁰. De plus, il reçoit l'ordre d'effectuer à son tour des travaux de cartographie et d'analyses scientifiques. Cette première

17 Ce qui suit reprend les théories émises par l'archéologue Jean-Christophe Galipaud sur les événements survenus après le naufrage. GALIPAUD, Jean-Christophe, JAUNEAU, Valérie, *Au delà d'un naufrage. Les survivants de l'expédition Lapérouse*, Éditions Errance, Coll. « Le cabinet du naturaliste », Paris, 2012, 288 p.

18 Lapérouse écrit une lettre à Botany Bay à son ami banquier de Coulteux où il lui fait part de son mauvais état de santé, lui disant que, lorsqu'ils se reverraient, il aurait « l'air d'avoir cent ans ».

19 De nombreux ouvrages traitent de ces premières recherches. Le plus simple d'accès est *Lapérouse. Voyage autour du Monde*, Éditions de Conti, Thalassa, 2005, pp. 88 à 105.

20 RICHARD, Hélène, *Le voyage de d'Entrecasteaux à la recherche de Lapérouse*, Éditions du Comité des travaux Historiques et Scientifiques, Paris, 1986.

expédition de recherche connaît de nombreuses difficultés. L'amiral ne se soucie guère des mesures prises par Lapérouse et Cook pour éviter le scorbut, si bien que l'équipage en est frappé de manière sporadique, tout comme la dysenterie. Ensuite, la Révolution étant passée peu avant, l'équipage est divisé entre un commandant royaliste et un capitaine républicain, des marins généralement royalistes et des scientifiques républicains (bien que l'inverse ait été parfois observé), provoquant de fréquentes mutineries. Outre ces désagréments, d'Entrecasteaux est à plusieurs reprises mal orientés par les rumeurs situant Lapérouse un peu partout dans le Pacifique. C'est au bout de deux ans de navigation que d'Entrecasteaux, malade et ayant déjà dû remplacer le second capitaine mort de maladie par un autre officier, arrive près d'une île inconnue appartenant aux îles Salomon. Il décide de la baptiser île de la recherche mais ne s'y arrête pas, les maladies faisant des ravages à bord. Toutefois, l'amiral relève dans son journal de bord avoir aperçu des feux et des campements étranges sur l'île. Il s'agissait, nous le savons aujourd'hui, de l'île de Vanikoro...

L'expédition d'Entrecasteaux se solde par le décès deux mois plus tard du contre-amiral et, plus tardivement, de son nouveau capitaine. En 1794, alors que les deux vaisseaux tentent de rallier la France, des navires hollandais craignant la République française les capturent. Les membres de l'expédition ne sont libérés que quelques années plus tard. Si, d'un point de vue expédition de sauvetage, cette première tentative se solde par un échec retentissant, les découvertes scientifiques sont quant à elles excellentes.

Pendant une trentaine d'années, la France est tourmentée par des événements politiques majeurs l'empêchant de se soucier du sort de Lapérouse et de ses hommes : la Première République, Napoléon Bonaparte et le Premier Empire, la première Restauration, les Cent Jours, la seconde Restauration. Il faut attendre 1825/1826 pour que deux hommes repartent à la recherche du Comte. Il s'agit de Dumont d'Urville (1790-1842) et Peter Dillon (1788-1847).

Tout commence en 1825, lorsque Dumont d'Urville, navigateur français, entend des rumeurs lancées par un baleinier anglais et rapportées par l'amiral britannique Manby prétendant avoir vu des indigènes porter des vêtements français ainsi que la croix de Saint-Louis²¹. Convaincu qu'il s'agit là de l'expédition de Lapérouse, d'Urville obtient du roi Charles X de partir avec un navire, l'*Astrolabe*, à la recherche de « l'expédition maudite ». Traverser l'Atlantique pour atteindre le Pacifique est une traversée longue et dangereuse – Lapérouse mit sept mois pour atteindre le Chili –, et les rumeurs ne permettent pas de rechercher un endroit précis, ce qui l'oblige à rechercher partout où Lapérouse s'est rendu. Cette longue recherche permet à un irlandais peu apprécié de ses pairs, Peter Dillon, de se lancer lui aussi dans cette quête. En 1826, alors qu'il commerce avec des indigènes de Tikopia, il aperçoit l'un d'eux avec un pendentif peu anodin : une poignée d'épée d'officier. Intrigué, Dillon interroge l'indigène. Ce dernier lui apprend alors qu'à trois jours de pirogue de Tikopia se trouve une île, Manikoro. Une tempête aurait fait couler deux navires et une soixantaine d'hommes (à en croire les propos rapportés par Dillon) auraient survécus assez longtemps pour construire un autre bateau et s'enfuir. L'indigène explique également qu'un navire est toujours accessible et contiendrait de nombreux objets de la même qualité que son collier.

Après avoir acheté le collier, Peter Dillon retourne aux Indes Orientales pour obtenir l'autorisation de se rendre à Manikoro (Vanikoro). En 1827, il parvient à atteindre l'île de la Recherche et lance quelques fouilles de l'*Astrolabe*, sans trouver la Boussole. Il retourne alors avec ses trouvailles en France où il réclame du roi Charles X une récompense. En ce temps, les couronnes de France et d'Angleterre sont ennemies et se détestent. Le fait qu'un sujet de la couronne ennemie réclame une récompense promise sous la Révolution et destinée, dans l'esprit du roi, à un français, dû être pris comme un affront. Cependant, devant les objets apportés en preuve par Dillon, Charles X n'eut d'autres choix que de lui accorder 10 000 francs (une somme colossale), ainsi qu'une rente annuelle de 2000 francs et le titre de vice-consul. Autant dire que Charles X est

21 BERARD, Pierre, *Le voyage de La Pérouse. Itinéraire et aspects singuliers*, Éditions Un autre Reg' Art, L'éveil de la mémoire, juin 2010, p. 140.

mécontent de cette découverte et compte le faire payer à Dumont d'Urville.

L'explorateur français arrive à Tikopia en 1828. C'est en s'y ravitaillant qu'il apprend qu'un capitaine britannique aurait découvert le lieu du naufrage de Lapérouse. D'Urville s'y rend à son tour et entreprend des fouilles approfondies de l'Astrolabe, qu'il identifie notamment par la présence du moulin à vent et de l'absence d'une paire de meules. Il fait également bâtir un mémorial en hommage à l'expédition Lapérouse, sans l'inaugurer lui-même car il était malade. Le scorbut commence à sévir à Vanikoro, ce qui pousse Dumont d'Urville à partir au bout d'un mois, sans retrouver la Boussole. Il retourne en France réclamer lui aussi la récompense promise à son départ avec en preuve des objets ramenés de l'épave de l'Astrolabe, ainsi que deux ancres et un canon. D'Urville ignorait que Peter Dillon avait obtenu la récompense avant lui, et c'est dans une ambiance relativement tendue qu'il n'obtient qu'une simple promotion de capitaine de vaisseau (il était lieutenant, le grade inférieur). Jamais il ne sera reconnu de son vivant par la suite, même après avoir découvert l'Antarctique qu'il avait baptisé Terres Adéliques (en hommage à sa femme Adèle). Il meurt dans une certaine ignorance de la première catastrophe ferroviaire en France, sur la ligne Paris-Versailles, en 1842 avec sa femme et son fils de 14 ans.

C'est sur la fin tragique de ce grand navigateur que s'achève notre article. Ce qu'il faut retenir de l'expédition menée par Lapérouse, c'est son ambition de rivaliser et même dépasser les navigateurs anglais du XVIII^e siècle, tout en restant humble devant leurs noms²². Son désir de connaître le monde et les êtres qui le peuplent et de transmettre son savoir en font un homme des Lumières fidèle à la monarchie, un noble royaliste éclairé de son temps. Importante aussi est l'humanité du célèbre commandant albigeois, qui se soucia constamment de la santé de ses hommes durant tout son voyage et chercha, par tous les moyens qui étaient en son pouvoir, à comprendre et apprécier les indigènes jusqu'à la perte de son ami Fleuriot De Langle.

²² Lapérouse écrivit toujours que des hommes comme James Cook et Bougainville étaient meilleurs explorateurs que lui.